

Zombie, le blues du coq à l'âme

Déphasé, le bassiste de «Zombie and The Ghost Train» promène son mal de vivre d'Helsinki à la mer Noire. Une chute burlesque et spleeneuse, filmée à l'humour noir par Mika, le vrai metteur en scène de la famille Kaurismäki.

Un jour pissoux se lève sur Istanbul. Chacun vaque à ses occupations. Soudain, une ombre, un type au teint blême comme un matin de gueule de bois, aux cuisses de mouche et au thorax fluet rongé par la tuberculose surgit sur le pavé gramouillé. Il va prendre son petit déjeuner dans un café istanbuliote. Bière et cigarets. Santé! Ce type est bien sûr le Zombie du titre. Son mal de vivre, il a suffi de deux plans trois mouvements à Mika Kaurismäki pour nous le donner à voir. Et pas plus pour nous faire également adopter son héros. Keaton finnois en chute vers le néant.

Il faut dire que Mika, l'aîné des frères Kaurismäki (né en 1955), est doué. En France, nous connaissons mieux son cadet, Aki (né en 1957), réalisateur et surtout scénariste dans l'âme, Aki, qui a souvent d'étonnantes idées de films, qu'au mieux il mène jusqu'au bout (*Shadows in Paradise*), qu'au pire il abandonne juste après les avoir énoncées (*J'ai engagé un tueur*). Nous connaissons mieux Aki, et c'est un peu injuste. Car Mika est le vrai metteur en scène de la famille. Celui qui prend visiblement le plus de plaisir à inventer des plans, à développer ses films – éventuellement contre le scénario et l'histoire de départ –, et qui sait nous faire jubiler de ses trouvailles. Il l'a prouvé pratiquement dès ses débuts en 1982, avec *les Indignes*, un *road-movie* cinglé qui le révéla aux spectateurs de son pays et fournit à Matti Pellompää un rôle en or: celui d'un escroc idéaliste qui tente d'échapper à des tueurs. Depuis, Mika a toujours parié sur l'énergie accumulée pendant des tournages courts et fauchés et sur les dérapages de ses fictions hors de leur programme de départ. Comme dans *Rosso* (en 1985), où l'errance du héros, un mafioso sicilien perdu dans la toundra finlandaise, tourne au western tragique. Comme encore dans *Zombie and The Ghost Train*, où il ne dédaigne pas les incisives, les ruptures de ton, les blâmes grasses

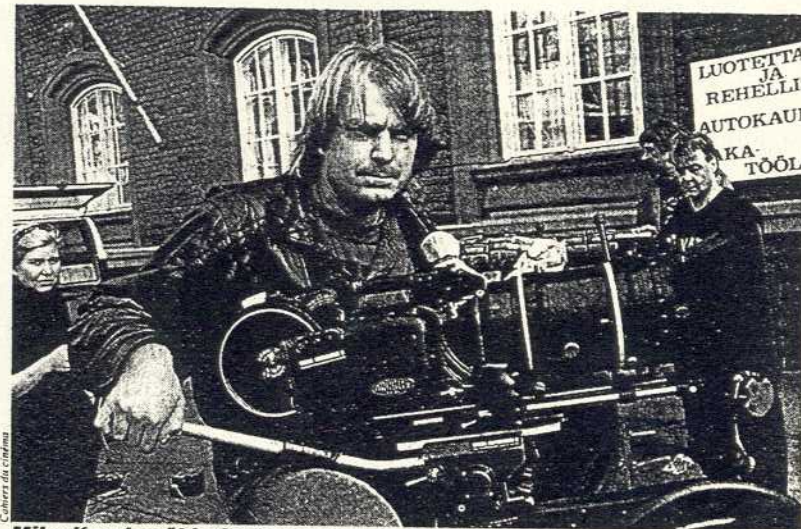
Zombie aux trêles épaules, qu'on retrouve par la grâce d'un flash-back six mois avant son échouage sur les bords du Bosphore, est un bassiste peut-être génial mais totalement déphasé. Un concentré de *loser*, le Paganini du mauvais œil, le Mozart de la mouise, le Minguo du ratage, le fantôme de l'Apéro. Arrive-t-il à Helsinki encore frais comme un hareng qu'il se fait immédiatement cueillir

par la police. Accusé de désertion, il est expédié dans une unité du Grand Nord pour y faire son service militaire. C'est là qu'il connaît son seul vrai succès, réussissant à se faire expulser de l'armée. En quatre coups de cuiller à pot, trois minutes, quatre gags et quelques scènes savamment épurées.

Le retour de *Zombie* à la vie civile est cruel. Le rocker à la triste figure ne peut se fixer dans aucun boulot: il n'est fait ni pour être peintre en bâtiment ni pour être infirmier. Il est abandonné par sa dulcinée, Marjo (Marjo Leinonen, dans la vie une rock-star finlandaise, sur l'écran une sorte de Sabine Haudepin du Grand Nord). Pour égayer le tout, son père est viré de son emploi et meurt. Dans un monde que la télé prépare à l'intervention américaine dans le Golfe, l'existence de *Zombie* est erratique. S'il reconquiert sa belle, réussit à s'imposer comme bassiste des *Mulefukkers*, le groupe country de son copain Harry (Matti Pellompää), c'est pour un très court moment. *Zombie* n'est pas fait pour cette société. Il ne tarde pas à plonger dans le blues et l'alcool, les déconvenues, les dépressions, les cuites perpétuelles. Il ne trouvera un salut – momentané – que dans la fuite avec le *Ghost Train* (Train fantôme), un étrange trio rock qui ne donne jamais de concert, trois types aux mines de tueurs, anges de la mort aux cheveux longs et lunettes noires. Avec lesquels il partira vers le grand rien, à Istanbul.

Toute cette histoire, aussi simple que un litre de vodka finlandaise, ne serait rien sans le talent de conteur cinématographique, l'humour noir de Mika Kaurismäki. Sa mise en scène précise et sèche est aussi sobre que *Zombie* est alcoolique. Elle passe du coq à l'âme, mêle burlesque et spleen avec une simplicité épatante. En s'appuyant, il est vrai, sur l'étonnante face de carême, la présence burlesque de Silu Sepällä, l'acteur qui joue *Zombie*. Un vrai personnage que Mika K. observe en jubilant et qu'il dirige comme un Pierrot, un Langdon alcoolisé. Si Silu Sepällä n'est pas un acteur de profession, c'est un véritable bassiste finlandais. Ce qui ne l'a pas empêché de conquérir par son talent de comédien, non seulement son metteur en scène mais tous les professionnels du cinéma qui lui ont attribué, pour ce film, le Finnish Jussi Award 1991, le César-oscscar de là-bas.

Edouard WAINOTROP



Mika Kaurismäki: «Souligner l'absurdité de la vie, du monde.»

«Pas de cinéma clinquant»

Néo-réalisme, nouvelle vague, mais aussi bien Fuller ou Jarmush: Mika Kaurismäki aurait bien aimé être un homme des années 40 et 50.

Mika Kaurismäki, le réalisateur de *Zombie and The Ghost Train*, est à Paris, nous lui avons posé quelques courtes questions.

LIBERATION. Vous avez écrit l'histoire et le scénario de *Zombie*?

MIKA KAURISMAKI. Oui. D'après la vraie vie et la vraie mort d'un ami musicien disparu il y a environ six ans. C'était un type drôle, plein d'humour. Et en même temps il vivait quelque chose de très dur.

LIBERATION. Comment avez-vous choisi votre acteur principal?

M.K. Silu Sepällä, qui interprète ce rôle, est aussi musicien, et c'était le meilleur copain du vrai *Zombie*. De plus, il lui ressemblait et vivait aussi cette sorte d'existence, sans espoir, très destructive. Pour moi, il n'y a jamais eu d'autre choix pensable pour interpréter ce rôle.

Pour lui aussi, visiblement. Alors qu'il était le type le moins fiable qui puisse exister, sur mon film, il s'est révélé bon acteur, concentré, professionnel. En fait, Silu s'est senti personnellement engagé par ce projet. Du coup, il nous a tel-

lement impressionnés qu'en tournant, nous ne pensions plus au vrai *Zombie* mais à lui et à son personnage.

LIBERATION. Il y a dans le film des incisives, des histoires que se racontent soudain les protagonistes, des bifurcations qui semblent spontanées.

M.K. Les histoires, je les connaissais avant de les tourner, mais elles n'étaient pas écrites dans le script. Elles me permettent de souligner l'absurdité de la vie, du monde. Leur filmage a été en partie improvisé. Le scénario n'était de toute façon pas trop précis.

LIBERATION. Qu'est-ce qui était écrit à l'avance et qu'est-ce qui a changé pendant le tournage?

M.K. L'ambiance du film a changé. Nous voulions une tonalité grise, mais le *Zombie and The Ghost Train* que je voyais était une comédie. Alors qu'en définitive c'est devenu une tragi-comédie. Peu à peu, nous nous sommes laissés imbibés par le monde qui nous entourait. C'était l'époque des préparatifs de la guerre du Golfe. Et aussi celle du décès de mon père. Tous ces événements

ont accentué l'ambiance bluesy. Ils nous ont aussi poussés dans une voie plus rigoureuse.

LIBERATION. Une voie que vous aimez explorer.

M.K. Oui, je n'apprécie pas trop le cinéma clinquant qu'on fait un peu partout. Je suis vieux jeu. L'audiovisuel, les vidéoclips ne m'intéressent absolument pas. J'aurais bien vécu dans les années 40 ou 50. D'ailleurs, mes goûts me portent vers les cinéastes classiques comme Hawks, Ford, Huston, Mizoguchi, et les néo-réalistes italiens. Chez les Français, j'aime bien la nouvelle vague, mais c'est Jean-Pierre Melville que je préfère.

LIBERATION. Et bien sûr Fuller et Jarmush qui jouent deux réalisateurs dans votre dernier film, *Tigrero*, tourné cette année dans la forêt vierge au Brésil, au sein d'une tribu d'Indiens?

M.K. Oui, je crois que nous faisons partie de la même famille. Nous n'aimons pas les produits marketing, les vidéos-trucs ou choses, nous aimons les histoires, les films, le cinéma.

Recueilli par E.W.

Les destins croisés d'Antigone et de Zombie

Tandis qu'à Berlin les résistants Straub et Huillet lancent une belle gifle à la «logique de guerre», le Finlandais Mika Kaurismäki tend la main à tous les paumés du monde.

Berlin, envoyé spécial

La projection d'un film de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet ne ressemble heureusement à aucune autre. Priorité que les deux auteurs accordent sans leur clebs l'entrée dans le hall de quelques acteurs amis des festivaliers. Ce soir ça neige à gros flocons. Straub auraient pu offrir un vin chaud qu'ils l'auraient fait, parce qu'à l'intérieur de la salle de l'Atelier on craque et qu'on refait le monde. Un film des Soudais guichets fermés, il faut pour le croire. Tertio, que Straub présente un film, c'est tout de suite de la manière de concevoir un remerciement un ami récemment, qui ne qu'on puisse tirer profit signale Danièle Huillet dans la cabine des interprètes. Production simultanée en un petit bonjour à Marjo, autre grande résistante coproductrice pour la production. Et il précise, pendant la projection de la version Hölderlin-Brecht, il ne faut pas rire. Ovation et début.

Dans le somptueux théâtre de Ségeste à proximité de Berlin. Mais ici, point de panorama qui nous vantera l'architecture du site. La caméra Lubtchansky découpe l'espace de telle sorte que les éléments ne soit jamais déterminant. Un dieu pourrait décrire comme terre grise, pierre blanche, arbre vert, visage

Au balcon de sa fenêtre finlandaise, Mika Kaurismäki ne dit rien d'autre. *Zombie* est le nom de code d'un jeune homme qu'on rencontre à Istanbul à l'heure de son petit déjeuner. Son menu est déjà tout un programme : bières et cigarettes. On le retrouve dans un port finlandais à l'heure du retour au pays. Sur le quai pour l'accueillir : ses parents, sa petite amie Marjo, ses copains musiciens du groupe de country Harry and The Mulefucking et les flics. *Zombie* avait oublié de faire son service militaire. Mais l'armée ne voudra pas de lui. La vie non plus. Elle lui donne le vertige. Désolé mais impuissant, tout ce qui lui arrive lui tombe dessus comme une tempête de neige : la mort de son père, Marjo qui le plaque, l'ami Harry qui n'en peut plus de ses soulographies à répétition. En plus, il est moche comme un pou, *Zombie*. Et le pire, c'est que c'est drôle. Impossible de décrire, par exemple, par quel concours de circonstances malheureuses, *Zombie* se retrouve la tête coincée dans la fenêtre de la cuisine, à quatre pattes au-dessus de la gazinière ou frémit une bouilloire d'eau brûlante. Mais le fait est là : la vapeur va cruellement lui ébouillanter les roubignoles.

C'est quoi le destin de *Zombie*? Probablement cet étrange autobus-fantôme qui passe sans cesse dans le décor de sa vie. A son bord, une bande d'affreux patibulaires qui ne quittent jamais leurs lunettes noires. Sont-ils des anges musiciens ou viennent-ils pour lui servir une bière de trop?

Avec des moyens étonnamment sobres dans un film où l'alcool coule de source, Mika Kaurismäki tend la main à tous les zombies qui habitent en nous. En toute sympathie mais sans compassion (ce que *Zombie* peut être chiant parfois!) et surtout sans grand espoir.

On se doute que *Zombie* finira, comme son pseudonyme l'indique, tel un oiseau poissé par la marée noire.

Gérard LEFORT

19/2.92
Libération